NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER OCTOBRE 1912.

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS:
Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.
1912

Nouvelle-Orléans, le 1er Octobre 1912.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

LES DEUX DRAPEAUX.

Ces deux lointains drapeaux, réunis à la fête
De France et d'Amérique, évoquent le passé —
De l'oriflamme aux lys et les fleurons en tête,
Flottant dessus les mers, jusqu'au sable tassé.

C'était sous un grand règne, où la flotte s'apprête
Pour porter au delà le pavillon hissé !

A la proue en avant, sur les flots et leur crète,
Que le nom de Champlain, ici, s'est esquissé.

Les grands hommes d'un siècle ont eu leur
[mausolée
Sur l'huis de leur histoire, et même Galilée,
La victime du sort, au doute a survécu.

Puis à travers les eaux, jusque dans la vallée,
Planent les deux drapeaux, dans toute une envolée,
Où se fondent leurs plis, où chacun a vaincu.

ULLA.

L'ÉCHO DES PÊCHEURS DE LUNE.

C'est dans le rêve bleu que les pêcheurs de lune
Jettent tous leurs filets, flottant sur les roseaux,
Sur la vague écumante, au faîte de la hune,
Avec l'espoir qui vogue, au-dessus de ces eaux.

Lancés en pleine mer, c'est toujours dans le songe
Qu'ils entrevoient leur pêche, où "les poissons
sont d'or,"
A redit la sirène ; et, malgré son mensonge,
Chaque soir, les pêcheurs viennent rêver encor.

L'horizon est sans fin où l'azur est intense.
C'est là que ces rêveurs ont lu les contes bleus,
Vu les blancheurs de l'aube, à l'Orient immense,
Et les lueurs d'aurore, au ciel, et ses beaux feux.

Tous les secrets divers sont aux pêcheurs de lune :
Dans la barque, sur l'onde, ils ont appris des flots
Le murmure et les chants, qu'on entend sur la dune
De bien loin, sur la brise, à travers les îlots.

L'astre des nuits leur semble une coupole d'ambre
Qu'un halo cercle autour d'un disque merveilleux,
Et ce nimbe lunaire, embu de bise et d'ombre,
Entoure, comme un cadre, un éther lumineux.

De la grève au coteau, des cieux à la vallée,
Ces poètes heureux n'ont vu que des splendeurs ;
Ils ont fermé les yeux devant le mausolée
De leur espoir déçu, comme de grands penseurs.

Nous sommes incompris, pauvres pêcheurs de lune,
Et le destin cruel, d'accord avec les gens,
Leur a donné les biens de l'aveugle fortune,
En laissant aux pêcheurs...les marées et les vents.

. . . .

Pas plus qu'à "Cyrano" le sort sera propice
Aux pêcheurs de lune, aux yeux tout pleins de
[pleurs,
Devant leurs chers filets, voués au sacrifice.
Soit ! mais il est, là-haut, une moisson de fleurs.

ULLA.

LE LYS DANS LA VALLÉE.

SONNET.

Au seuil de la chapelle en vieux chênes rustiques
Passait une enfant brune aux regards doux et
[beaux ;
Elle s'arrête alors aux bénitiers antiques,
Où sa main, comme une aile, a frôlé les rameaux.

Son front pur de Madone aux lignes poétiques
Se colore, soudain, aux lueurs des flambeaux ;
L'ombre de sa candeur, sur ses attraits pudiques,
S'étend, comme un rayon aux contours des
[tableaux.

Lorsqu'elle priait Dieu, l'ardeur de sa prière
Montait, avec l'encens d'une fleur printanière,
De son cœur à sa voix, jusqu'aux parvis des cieux.

Un lys au blanc tissu, cueilli dans la vallée,
Semble moins ravissant que l'âme immaculée
D'une enfant dont la grâce illuminait les yeux.

ULLA.

RÉPONSE A L'AUTEUR DE "JÉRUSALEM."

Sombre, Pierre Loti vint de Jérusalem,
D'un grand pélerinage au fond de la Judée.
Il n'a pas vu Jésus, l'enfant de Bethléem ;
Il l'a cherché sans fin, partout en Galilée.

Sur les chemins poudreux, dans les vallées en fleurs,
Aux abords du Cédron, dans les vertes campagnes,
Aux déserts infinis... il a versé des pleurs,
Toujours cherchant le Christ aux contours des
[montagnes.

S'arrêtant au Jourdain, près de ce fleuve ancien,
Pour y jeter son doute, en cette Palestine,
Où notre pélerin dit qu'on n'y voit plus rien —
Or, pas le moindre pas de la trace divine.

Son pied errant se heurte aux tombeaux d'Absalon,
De saint Jacques l'apôtre, et ces grands monolithes,
Taillés dans le rocher, loin des vignes d'Hébron,
Semblent dans leur aspect d'étranges chrysolithes.

C'était parmi les morts et dans l'oubli des temps
Qu'il vint chercher sa foi, perdue en vagabonde.
"On ne croit plus à rien, déjà depuis longtemps ;
L'âme est asservie au néant de ce monde."

Loti rêvait ainsi, suivant ce long chemin,
Un soir, au crépuscule, à l'heure que l'on rêve,

Dans l'attente et l'espoir. d'un plus heureux matin,
Lorsque l'aurore en feu resplendit et se lève.

Bethléem est là-bas. plus haut. dans le lointain,
Où la montagne esquisse en vieux rose la ville ;
Ses églises de pierre apparaissent soudain.
Dans un milieu magique. au pays de l'idylle.

Il a cru voir la Vierge, avec le doux enfant.
Comme en de vieux tableaux toute la ressemblance
De la mère et du fils vus à chaque tournant,
Et tels qu'aux ex-voto des musées de Florence.

En artiste. il a vu tant de choses encor :
Sous des flots transparents, des fronts purs de
[madones,
Sur des autels fouillés. autant d'icones !
En terre d'Orient : des semis d'anémones.

Bethléem a pour lui mille charmes distants !
Il évoque le "Christ" tel qu'en ces jours bibliques,
Dans sa beauté divine et ses yeux si touchants ;
Sa chevelure blonde et ses manteaux antiques.

C'est dans ce but sacré qu'il se fit pèlerin ;
Il quitte son pays pour voir la Terre Sainte,
Dont il suit les détours jusqu'au moindre ravin.
Avec émoi ! Trouble. . . .d'une pieuse crainte.

Plus bas dans la vallée, il voit Gethsémani !
Et son être a frémi d'angoisse et de tristesse . . . .
Devant ce souvenir, son front s'est rembruni—

Il eut honte du doute, aussi de sa mollesse.

A l'apparition de ce drame attristant,
Le cœur du pèlerin s'émeut plus fort et pire.
Il cherche en sa pensée un mot attendrissant
Et son âme s'éveille ! elle adore et supplie !

Sait-on ce qu'une larme a de prix infini
Sous les regards d'un " Dieu ", d'amour et de
[clémence,
Pour qui des pleurs versés sont un aveu béni ?
Sait-on jusqu'où descend la divine semence ?

C'est au tréfonds du cœur qu'on retrouve la Foi.
Ce n'est pas dans un lieu, ce n'est pas dans les
[choses ;
Et le cœur prête à tout mille reflets de soi
Qui porte et qui recèle et les effets et causes.

La vie est un mirage, et son bel horizon,
Si plein d'illusions, semble un météore !
Et nous cherchons partout, du soleil les rayons,
En dehors de Dieu, seul, qui fit tout, et l'aurore.

Loti suit, l'œil ferme, la route de Damas ;
Encor sa foi chancelle au seuil du sanctuaire—
Mais que fait-il enfin du " Christ ", de l'âme,
[hélas !
—Aveugle aux visions, il ne voit le calvaire.

. . . .

ULLA.

LE ROITELET ET L'AIGLE DE ST-MALO.

Il est sur les cartes géographiques certains noms d'une douceur incomparable, il semble qu'ils renferment en eux toute une poésie ; en les prononçant le cœur s'épanouit et tressaille d'allégresse et l'imagination se nourrit de pensées douces et agréables, on sent qu'ils approchent de nos lèvres un rayon de miel.

La plupart de ces noms seraient restés à jamais ignorés, si la Providence n'en avait fait la patrie de personnages illustres par la naissance, ou par le touchant éclat de leurs vertus. Ils ont donné à ces villages une place immortelle dans l'histoire des nations, une place plus intime dans la mémoire des cœurs. Le plus souvent ces endroits ne sont que de petite îles ou des villes bien modestes, cependant notre intelligence, fatiguée du bruit et des exigences du monde, aime à s'y abriter, afin d'y recueillir le souvenir de ceux qui y ont vécu en faisant le bien. Parmi les noms qui s'imposent à notre attention, il en est un qui s'offre à nous sous l'aspect gracieux et touchant d'une légende, et aussi pour faire revivre la pensée d'un auteur, dont on ne se lasse jamais d'admirer les œuvres littéraires.

Avant de demander à celles-ci une douce récréation pénétrons par l'imagination dans l'île de

Saint Malo, lorsqu'elle n'offrait à l'homme qu'une paisible solitude. C'est là que, chassé de sa patrie par de cruelles persécutions, le pieux Malo s'était retiré pour y goûter enfin la paix et la tranquillité. Comme si l'heure du repos n'avait point encore sonné pour ce serviteur de Dieu, de sourds murmures protestent dans le lointain. La mer montait, lès flots, poussés par le vent, assaillent la petite île et couvrent les pieds de Malo de leur blanche écume. " Serait-il possible, s'écria le solitaire, que les éléments aussi s'élèvent contre moi ! " Et il allait peut-être se décourager, lorsque soudain un chant joyeux domina le bruit de la mer.

Sur la pointe d'un rocher un roitelet gazouillait ; des notes vives et animées s'échappaient de son gosier comme d'une source intarissable. Le solitaire, devant un tel exemple, regretta son manque de courage ; il comprit que le ciel lui donnait dans ce chétif oiseau, une leçon et un ami. Il faut si peu quelquefois pour relever le courage abattu ; une fleur, un insecte, une pensée suffit pour rendre à l'homme son énergie et le remettre sur la route du devoir. Le roitelet ne quitta plus Malo, il voltigeait sans cesse autour de lui et le récréait par ses chansons. Après quelques années le solitaire eut toute une légion d'amis ailés ; il vit dans ces gracieux habitants de l'air le présage d'une nombreuse famille spirituelle et un grand avenir réservé à la petite île par la Providence.

En effet aux oiseaux se joignirent une foule de

disciples, il fallut élever un monastère ; à l'ombre de celui-ci des pêcheurs s'établirent avec leurs familles. L'île se couvrit de maisons et se changea en cité, qui prit le nom de son pieux fondateur. Après avoir débuté par être un nid de roitelet, le glorieux rocher de St-Malo se changea en un nid d'aigle lorsqu'en 1768 il devint la patrie de René de Chateaubriand. Suivons cet aigle dans l'île, où il prend ses premiers élans, en attendant qu'il s'élance à travers l'espace par la force de son génie et la beauté de ses œuvres.

Dès son enfance René de Chateaubriand eut à endurer les effets de la sévérité inflexible de son père, lesquels furent allégés un peu par les douceurs de l'amour maternel. Puis il porta toute sa tendresse sur une de ses sœurs, nature affectueuse et triste qui mourut avant d'avoir pu approcher de ses lèvres la coupe du bonheur. Il garda son souvenir et l'immortalisa dans un de ses romans sous le nom d'Amélie. La noblesse de sa famille lui facilita l'entrée de la cour et une brillante carrière s'ouvrit devant lui, mais la Révolution renversa toutes ses espérances. Il demanda une mission pour l'Amérique, et après avoir essayé un passage pour aller aux Indes il s'enfonça dans les forêts du Nouveau Monde. C'est au milieu de ces immenses solitudes, de cette nature imposante et grandiose qu'il sentit la puissance de son génie et qu'il trouva l'inspiration de plusieurs de ses poèmes.

Après deux ans de séjour dans les forêts du

Nouveau Monde, Chateaubriand revint dans son pays natal et s'engagea parmi les émigrés afin de défendre la cause de son roi. Blessé d'un éclat d'obus il fut relevé par un soldat qui l'emmena à Bruxelles. Ne voulant pas revenir en France, où régnait la Révolution, notre voyageur se rendit à Londres. Là, il souffrit toutes les privations de l'indigence ; relégué dans un grenier sans feu l'hiver et souvent sans pain, il lutta contre la misère et ses lugubres souffrances ; c'est alors qu'il composa son premier ouvrage qu'il nomma : "Essai sur les Révolutions." L'essai venait de paraître quand la mère de Chateaubriand mourut avec la douleur de voir son fils parmi les ennemis de sa religion. Elle chargea une de ses filles de lui écrire pour l'exhorter à revenir à la foi de ses pères. Lorsque cette lettre parvint à Chateaubriand sa sœur était morte aussi. Cette double affliction impressionna profondément le jeune homme, et regrettant sa conduite passée, il se déclara pour la religion chrétienne. "Ces deux voix sorties du tombeau m'ont frappé, disait-il, je suis devenu chrétien ; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur, j'ai pleuré et j'ai cru."

Lorsqu'il rentra en France, il avait avec lui deux ouvrages: "Atala" et "René." Il publia d'abord Atala, qui lui mérita une admiration universelle. Dans le prologue de ce poème, le Meschacébé nous apparaît avec toute sa majesté et nous

présente un tableau enchanteur où le poète prodigue ses plus riches couleurs. Le récit des aventures de Chactas, un des chefs les plus vénérés des Indiens, forme le sujet d'Atala. Dans le désespoir qui accompagne les funérailles d'Atala, le poète déploie avec art toute la force et la grandeur de son génie.

En 1807 Chateaubriand donna "René"; ce poème ajouta de nouveaux transports à l'enthousiasme qu'avait causé Atala. On suit avec intérêt la vie de René, car on y reconnaît la propre histoire du poète. On se sent vivement ému en lisant les pages qui racontent le désespoir de René et les séreines consolations et la tendresse touchante d'Amélie, qui s'était inspirée de Dieu pour relever son frère abattu et lui indiquer le chemin du devoir. Il comprit que, si la vie est mauvaise, ce n'est pas Dieu qu'il faut accuser, c'est l'homme qui a méconnu les bienfaits et dénaturé l'œuvre du Créateur.

Le bonheur est le but vers lequel l'humanité s'achemine et doit tendre, sous peine de faillir à sa mission ; mais ce n'est qu'au prix de bien des épreuves et de bien des souffrances qu'elle peut espérer rentrer dans la voie qui doit l'y conduire. Pour sortir triomphante des sentiers de son égarement, il faut qu'elle ait ses martyrs comme la primitive Eglise. Ainsi tout ce qui souffre, gémit et pleure, concourt sans le savoir à ce travail mystérieux et divin. Il ne se pousse pas un cri de dé-

sespoir, qui ne doive avoir un cri de joie pour écho dans l'avenir ; il ne se verse pas une larme, qui ne doive un jour faire éclore une fleur.

L'épisode d'"Atala" avait préparé les esprits à accepter "le Génie du Christianisme," qui parut en 1802. Jamais ouvrage ne vint plus à propos ; la Révolution avait détruit toutes les croyances, et les cœurs de ceux qui avaient échappé à ses excès aspiraient à quelque chose de surnaturel. On lut avec satisfaction un ouvrage qui renfermait tant de consolantes pensées, qui montrait aux âmes meurtries et découragées où se trouvent la force et les divines consolations.

L'homme comprit que les tortures, imposées par les tyrans, ne sont pas éternelles ; que des temps meilleurs viendraient, où son cœur tressaillirait d'allégresse en entendant des chants d'amour et de délivrance monter en chœur de la terre au ciel.

Abandonnant les fonctions de ministre après l'exécution du duc d'Enghien, il eut le désir de donner une épopée chrétienne, où il voulait représenter le paganisme expirant aux prises avec la religion naissante.

Après avoir parcouru les endroits qui devaient être le théâtre de l'action, il s'enferma dans une modeste retraite et composa "les Martyrs," ce beau poème qui est incontestablement son chef-d'œuvre. Deux ans après Chateaubriand publia "l'Itinéraire de Paris à Jérusalem," où il raconte

son voyage en Palestine. On y lit avec intérêt les descriptions poétiques et touchantes des villes qu'il visita et l'on sent vibrer en soi les émotions pieuses qu'il ressentit.

Sa visite en Espagne et à l'Alhambra lui inspira le "Dernier des Abencérages" qu'il fit paraître en 1826. Ce roman est le couronnement de l'Itinéraire ; l'esprit de chevalerie est élevé dans cet ouvrage à sa plus haute expression ; la pureté du style en égale l'éclat. C'est dans le " Dernier des Abencérages " que se trouve la touchante romance d'Hélène, romance pleine de grâce, de douceur et de naïveté.

Parmi les derniers ouvrages de Chateaubriand il faut citer les Etudes Historiques, le Voyage en Amérique, la Vie de Rancé, enfin les Mémoires d'Outre Tombe, qui devaient être publiés après la mort de l'auteur, selon son propre désir.

Chateaubriand se retira des affaires après la Révolution de 1830 et il passa les dernières années de sa vie dans une profonde retraite, ayant auprès de lui sa fidèle amie Madame Récamier. Il comprit alors que l'amitié est le plus parfait des sentiments de l'homme, parce qu'il est le plus libre et le plus profond. L'âge ne saurait affaiblir un tel commerce et même, par un privilège admirable, le temps confirme l'amitié.

A mesure que les événements passent sur la vie de deux amis, leur fidélité s'affermit par l'épreuve ; ils voient mieux l'unité de leurs senti-

ments, au choc qui aurait pu la détruire ou l'ébranler. Il faut vivre pour être sûr d'être aimé ; mais l'amitié est une douce et rare chose, c'est le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu.

Désirant avoir un tombeau égal à la grandeur de son génie, Chateabriand demanda à Saint Malo de lui céder le rocher du Grand Bé dans la rade de sa ville natale.

Ce tombeau poétique reçoit tour à tour la caresse de la brise, le baiser du soleil et les rudes effets de la furie des flots battus par la tempête. Lorsqu'avril vient reverdir la nature, dans le creux du rocher s'abrite un doux nid, et le matin, en saluant l'aurore, l'oiseau fait retentir l'air de sa joyeuse chanson, et ses notes harmonieuses et claires semblent appeler et réunir de nouveau le roitelet et l'aigle de Saint Malo.

Marie DUMESTRE.

LES MARTYRS DE LA LOUISIANE.

Par A. LUSSAN.

(SUITE) *

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE TROISIÈME.

LE VIEILLARD, LES HABITANS, puis VILLERÉ ET L'INCONNU.

LE VIEILLARD.

D'ajourner son départ je conserve l'espoir.
Je lui parlerai seul, il faudra qu'il m'écoute.
Oui, je sais un moyen de l'arrêter,

UN HABITANT.

Sans doute,
Lorsque nous avons mis notre espérance en lui ;
Qui donc adoucirait nos regrets aujourd'hui ?

LE VIEILLARD.

Il restera.

VILLERÉ. (Entrant avec l'inconnu.)

Messieurs, complimentez mon hôte.

Tout le monde s'empresse autour de l'inconnu et lui serre la main.

Vous êtes, je présume, étranger à la côte ?

(*) Voir le numéro du 1er janvier 1912.

L'INCONNU.

Oui, depuis peu de tems venu dans ce pays,
Je voulais m'y fixer ; j'y compte des amis,
Et j'avais même en vue un endroit favòrable,
Réunissant pour moi l'utile à l'agréable ;
En un mot, je voulais devenir habitant.

VILLERÉ.

Qui peut vous détourner ?

L'INCONNU.

Oh ! ce n'est pas l'instant.
Il me faut avant tout l'existence tranquille,
Et je vois s'allumer une guerre civile.

VILLERÉ. (Ironiquement et avec défiance.)

Vous vous troublez à tort, il n'est plus d'ennemis
Depuis que le conseil au pouvoir s'est soumis.

L'INCONNU.

Je le croyais aussi, mais à présent j'en doute ;
O'Reilly, selon moi, prend une fausse route,
Qui peut le mener loin !

VILLERÉ.

Qu'a-t-il donc fait ?

L'INCONNU.

Un acte à faire naître un bien funeste effet.
Car, je ne pense pas que des têtes créoles
Exhalent leur courroux en de vaines paroles ;
Et je crains la rupture après ce premier pas.

VIELLRÉ. (Vivement.)
Qu'a-t-il donc fait enfin ?

L'INCONNU.
Quoi ! vous ne savez pas
Que prêtant à son roi des volontés nouvelles,
Le gouverneur traita comme sujets rebelles
Les hommes que vers lui le peuple a députés,
Et qu'au sein du conseil ils furent arrêtés.

Mouvement de stupéfaction et de colère.

VILLERÉ. (Indigné.)
Arrêtés !.. nos amis !..

L'INCONNU.
Il n'est bruit dans la ville
Que de cela, messieurs.

VIELLRÉ. (Se parlant.)
Ame basse et servile ;
Après tous ses sermens !

L'INCONNU.
Soit prudence ou frayeur,
L'un d'eux a déserté ce poste de l'honneur.

VILLERÉ avec un mouvement d'indignation qu'il réprime aussitôt.
Monsieur !.. continuez.

L'INCONNU.
On l'approuve, on le blâme.
Moi, je l'approuve fort, et dis, du fond de l'âme,
Qu'à sa place, ma foi, j'eusse fait comme lui !

VILLERÉ. (Avec dignité.)

Alors, vers Orléans vous iriez aujourd'hui ?

L'INCONNU, avec une grande bonhomie.

Je m'en garderais bien ! A quoi bon, je vous prie ?
Le seigneur O'Reilly n'entend pas raillerie.
D'un ami malheureux, oui, je plaindrai le sort,
Mais tenter sans espoir un si sublime effort !
Il faut, en vérité, posséder un courage
Que peu d'hommes, je crois, reçoivent en partage.

VILLERÉ, moitié sérieux et moitié riant.

Je ne vois en cela rien que de naturel,
Dût-on y rencontrer son moment solennel.
Mais d'un danger commun devenu solidaire,
N'iriez-vous pas aussi ?

L'INCONNU.

J'affirme le contraire :
Selon moi, dans ce cas, partager la prison,
C'est avoir trop d'honneur, pas assez de raison.
Et, je les tiens du ciel, de façons trop égales
Pour figurer un jour aux lugubres annales !

LE VIEILLARD (A part.)

Si jamais celui-là périt par dévoûment,
Je me charge des frais de son enterrement.
Haut.
Vous disiez donc, monsieur, que l'on blâme cet
[homme !
Savez-vous ce qu'il est et comment on le nomme ?

L'INCONNU.

Ma foi, son nom m'échappe, et je sais seulement :
Qu'il était au conseil homme de jugement,
Propre à l'exécution, riche propriétaire,
Occupant parmi vous un emploi militaire.
Le reconnaissez-vous ?

LE VIEILLARD.

Mais à peu près, je croi.
N'est-ce pas Villeré ?

L'INCONNU.

Précisément.

VILLERÉ, avec une énergique ironie.

C'est moi !
Je suis ce Villeré qu'avec raison l'on blâme,
Reniant son mandat, heureux de vivre infâme ;
Riant amèrement.
L'homme enfin, qui, dit-on, soit prudence ou
[frayeur,
Aurait abandonné le poste de l'honneur !

L'INCONNU.

Pardon, si recueillant tous ces discours frivoles,
Je vous ai fait subir d'indiscrètes paroles ;
Combien je suis confus !

VILLERÉ.

Je ne vous en veux pas
La foule allait hurlant et vous suiviez ses pas.
Eh bien ! que dites-vous, messieurs, de la nouvelle?

LE VIEILLARD, d'une voix sombre.

Que si mon arme encore à mes mains est fidèle,
Que je tienne à cent pas ce noble gouverneur,
Ma balle me dira ce qu'il a dans le cœur !

VILLERÉ.

Non, je ne reviens pas de cet excès d'audace ;
Est-ce ainsi qu'en un jour tout s'oublie et s'efface !

Posant la main sur son cœur.

Mais il n'a donc rien là, ce délégué du roi :
Ni honte, ni pudeur !

LE VIEILLARD.

A ce manque de foi..
Qui nous prépare, amis, d'horribles saturnales,
On répond en usant de la poudre et des balles !
Trève à tous nos discours ; courons vers Orléans !
La liberté pour eux, ou mourons !

Ils font tous un mouvement.

VILLERÉ.

Imprudens !
Eh ! ne voyez-vous pas que dans ce que vous faites,
Surgit l'arrêt de mort qui menace leurs têtes.
Qu'au plus léger soupçon d'un inutile effort,
A la voix d'O'Reilly, s'accomplira leur sort
Sans pitié ni merci ; que le bourreau se lève ;
Que de leurs jours proscrits par vous le cours
[s'achève !
Cherchez-vous les combats ? messieurs, il est
[trop tard

Pour allumer la guerre et tenter le hasard.
Vous joueriez vainement vos biens et votre vie
Pour rendre à vos foyers leur liberté ravie !
Un homme est seul promis au glaive de la loi,
Mais désarmé, mais seul, et cet homme, c'est moi !
J'irai seul, désarmé !

LE VIEILLARD.

Que le ciel nous punisse,
Avant qu'un tel dessein sous nos yeux s'accom-
[plisse !

VILLERÉ, avec force.

J'irai seul, désarmé !

LE VIEILLARD.

Quel est donc votre espoir ?

VILLERÉ.

De tenir un serment dicté par le devoir.

LE VIEILLARD.

Est-il plus saint que ceux que votre cœur oublie ?

VILLERÉ.

Oui ! car c'est au malheur que ce serment me lie !
Eux, que leur reste-t-il ? des fers, et le cachot
Dont la porte peut-être ouvre sur l'échafaud !
Quand on a comme vous le soleil et l'espace,
Dans quels rangs votre chef doit-il prendre sa place?

LE VIEILLARD (D'une voix sombre.)

Près d'eux !

VILLERÉ. (Lui prenant la main.)

Voilà répondre et faire noblement!

Aux autres personnages.

Laissez-moi vous parler, je n'ai plus qu'un moment.
Que mon dernier accent vous pénètre et vous
[touche,
Comme s'il émanait d'une mourante bouche :
Un inutile effort pour changer le destin,
Rendrait votre avenir plus sombre et plus lointain;
Et dans la folle ivresse où son ame se noie,
Gardez-vous de donner au tyran cette joie.
Dites-vous : que du sort les arrêts sont changeants;
Que des peuples nouveaux sont devenus géans,
De faibles qu'ils étaient! Que la splendeur de Rome
Eut pour premier berceau la dévoûment d'un
[homme.
Qu'un peuple grandit vite au sein des factions ;
Que sa vertu s'épure aux jours d'afflictions,
S'il garde les leçons que le passé renferme.
Que le bien et le mal ont tour-à-tour leur terme ;
Et que le sceptre, enfin, hochet toujours pesant,
Peut glisser d'une main tout humide de sang.
C'est en vain qu'abusant d'un pouvoir formidable,
Un parjure ennemi de son poids vous accable ;
Dieu, par qui tous vos maux doivent bientôt finir,
Lui donne le présent, vous garde l'avenir.
Sur votre sombre voie attachés sans relâche,
Allez, accomplissez votre pénible tâche.
Et si venaient pour vous, en ces tems de douleur,

La défaillance au corps, le désespoir au cœur ;
Pour les âmes des morts les cieux n'ont plus de
[voile,
Et leur voix peut vous dire où brille votre étoile !..
Leur donnant à tous la main.
Adieu ! que nul de vous ne s'attache à mes pas,
C'est ici votre poste, et le mien est là-bas.

L'INCONNU. (A part, répétant les paroles d'O'Reilly.)

Par vous dans Orléans si je revois cet homme,
Je vous donne plus d'or !.. vous fixerez la somme.

VILLERÉ.

Seigneur ! sans voir le but où mon pas atteindra,
Je vais : fais ce que dois, advienne que pourra !

Fin du Deuxième Acte.

ACTE TROISIÈME.

LE CABINET DU GOUVERNEUR.

Le théâtre représente un cabinet de travail. Une table couverte de papiers.

SCÈNE PREMIERE.

Mme VILLERÉ, LE COLONEL GALVEZ, UN HUISSIER.

Mme VILLERE (Entrant ; à Galvez qui lui donne la main.)

Oh ! je tremble, monsieur.

GALVEZ.

Allons, point de faiblesses ;
Le destin d'un époux digne de vos tendresses
Est dans vos mains.

L'HUISSIER (S'avançant.)

Madame a-t-elle rendez-vous ?

GALVEZ.

Non pas précisément ; mais j'ai compté sur vous
Pour l'introduire ici.

L'HUISSIER.

C'est que son excellence

Défend de recevoir sans lettre d'audience ;
Et ma place en dépend.

GALVEZ.

N'ayez aucun effroi.
Si l'on en venait là, je dirai que c'est moi
Qui vous l'ai commandé.

L'huissier s'incline et sort.

Du courage, madame :
On accorde souvent aux larmes d'une femme
Plus que l'on ne voudrait.

Fausse sortie.

Mme VILLERÉ (Avec effroi.)

Vous me laissez ainsi ?

GALVEZ.

Mon aspect, je le crois, serait nuisible ici.
A voir le gouverneur sans moi, je vous engage.

Mme VILLERÉ.

Hélas ! de lui parler aurai-je le courage !
Oh ! ne me quittez pas !

GALVEZ.

Ce serait de grand cœur ;
Mais je suis assez mal avec le gouverneur ;
Je craindrais, en restant, que ma seule présence
Ne détruisît l'espoir de cette conférence.

Mme VILLERÉ

S'il refusait, mon Dieu !

GALVEZ (Bas.)

Vous avez des amis ;
Des amis dévoués qui tous se sont promis
Qu'on ne souillerait pas la noblesse espagnole !

Mme VILLERÉ.

Le feront-ils ?

GALVEZ.

Je suis garant de leur parole.
Ayez donc bon espoir.

Mme VILLERÉ.

Mais où l'a-ton conduit ?

GALVEZ.

C'est encore un secret. Je sais que cette nuit
Il sera transféré : dans quels lieux ? je l'ignore.

Mme VILLERÉ

A quel nouveaux malheurs dois-je m'attendre en-
[core ?
Mais pourquoi pas, Monsieur, dans la même prison,
Qui garde ses amis ?

GALVEZ.

En voici la raison :
On prétend qu'il existe un complot populaire,
Dont le but avoué serait de le soustraire
A l'action des lois. Il est trop influent ;
C'est un mal : pour tout autre on serait plus
[clément.

Je vous ferai savoir tantôt par une lettre,
Ce qu'il est devenu. Mais il faut me promettre
Que dans cet entretien que vous allez avoir,
Vous serez courageuse !

Mme VILLERÉ.

Oui, monsieur.

GALVEZ.

Bon espoir.

SCÈNE DEUXIÈME.

MME VILLERÉ. (Seule.)

Inspirez-moi, mon Dieu ! Pour désarmer cet
[homme.
Comment, en lui parlant, faut-il que je le nomme ?
Lui qui tient en ses mains ma joie ou ma douleur,
Qui d'un mot peut briser ou consoler mon cœur ;
Lui, qui, semblable à vous par sa toute-puissance,
Peut donner à son gré la mort ou l'existence ;
Daignez faire, mon Dieu, qu'oubliant son
[courroux,
Il soit dans ses arrêts juste et bon comme vous ;
Et n'aille pas ravir, aveugle en sa colère,
Un époux à sa femme, un enfant à sa mère ;
Et je vous bénirai !....Le voilà ....je frémis !

SCÈNE TROISIÈME.

O'REILLY, L'INCONNU, Mme VILLERÉ.

O'REILLY. (Suivi de l'inconnu sans voir Mme VILLERÉ.)

Oui, je tiendrai, Monsieur, tout ce que j'ai promis.
Dites, que voulez-vous ?

L'INCONNU.

Mille doublons d'Espagne.

O'REILLY. (D'un ton ironiquement méprisant.)

Mille doublons ! c'est cher pour deux jours de [campagne !

Mme VILLERÉ. (Rappelant ses souvenirs.)

Cet homme, je l'ai vu sur l'habitation !
Oui !....son retour !....cet or !

Avec un cri d'horreur.

Oh ! c'est un espion !

Passant entre eux.—A O'Reilly en s'éloignant de l'inconnu, qu'elle lui désigne.

Défiez-vous, monsieur ; sa parole infidèle
Elabore un poison dont l'atteinte est mortelle :
S'il vient pour implorer votre hospitalité,
Chassez-le : il vous prendrait bonheur et liberté.
D'un faux semblant d'honneur son âme est re- [vêtue.

Cet homme est le serpent dont le regard vous tue.
C'est un lâche espion, tout prêt à faire encor
Marché de votre sang, s'il y trouve un peu d'or.

A part, avec une douleur concentrée.

Ah ! folle que je suis ! chercher à faire naître
La défiance entre eux !... Tel valet et tel maître !
Et de l'un, ô mon Dieu ! j'attends la vie.....
[horreur !

O'REILLY. (A part.)

Madame Villeré !

A l'inconnu.

Sortez.

L'INCONNU.

Mais, Monseigneur......

Sur un geste impérieux d'O'Reilly, il s'éloigne.

O'REILLY. (D'une voix douce, en s'approchant de Mme Villeré, plongée dans ses réflexions.)

J'ai cru voir que cet homme avait blessé votre
[âme ;
Il vient de s'éloigner....Et maintenant, madame,
Daignerez-vous m'apprendre à quoi je dois
[l'honneur.

Mme VILLERÉ.

L'espoir de le sauver ; oh ! grâce, monseigneur.

O'REILLY.

Quand d'un tel attentat on s'est fait le complice,
On ne doit espérer que sévère justice.
Et votre époux l'aura.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.)

CONCOURS DE 1912-1913.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours :

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au ler mars 1913 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or et un prix de $50.00 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,

BUSSIÈRE ROUEN,

P. O. Box 725. Nouvelle-Orléans.